Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

p489

Contes à dormir debout ;
ouvrage d' un goût très-moderne.
La baronne de , au retour de sa campagne,
alla voir la marquise de . Après les
premiers complimens, la marquise prit la parole.
" mais regardez-moi donc, baronne, ne me
trouvez-vous pas changée à faire peur ? Il y a
quinze jours que je n' ai fermé l' oeil ; imaginez
combien je souffre ; j' en deviendrai folle. " elle
avoit raison de dire qu' elle souffroit : une jolie
femme qui ne dort pas, souffre plus qu' une autre ;
elle sent que la fatigue l' enlaidit ; elle meurt à
petit feu.
" effectivement, dit la baronne, je vous trouve
changée ; cependant je ne vois pas que le mal
soit aussi grand que vous le faites ; votre oeil n' a
rien perdu de sa vivacité ; mais n' essayez-vous
pas quelques secrets ? à propos de secrets, ne
vous souvient-il plus de ce discours académique
que nous récita l' abbé de qui vous fit dormir
de si bon coeur ? Il est de nos amis, cet
abbé, faites-le venir à votre chevet ; si un de ses
discours ne vous suffit pas, il en débitera quatre :

p490

c' est un torrent d' éloquence. -quatre discours,
dit la marquise. Ah ! Vous extravaguez, baronne ;
mais savez-vous que vous me parlez là d' un régime
assommant ? Je dormirois à ce prix, moi !
-et qu' importe à quel prix ? Reprit la baronne.
Allons, madame, ayez cette obligation à l' abbé :
c' est un homme de ressource, et ce n' est pas
dans ses harangues seules qu' il est admirable ; il
parle comme il écrit. L' autre jour il vint à ma
terre avec ses nouvelles et ses contes usés ; il
nous fatiguoit plus lui seul... " au milieu de ce
discours de la baronne, on annonça l' abbé dont

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

elle venoit de faire l' éloge. " ah ! Notre cher abbé,
on se plaignoit de vous, lui dit-elle : les voilà
ces chers petits hommes ! Dès qu' on les souhaite,
on ne les voit plus. Mademoiselle la marquise
est malade ; elle est travaillée d' une insomnie
cruelle, et vous l' abandonnez au lieu de lui faire
compagnie, la désennuyer par ces petits contes
de votre façon où vous mêlez tant d' agrémens.
-ah ! Madame, reprit modestement l' abbé.
-ah ! Monsieur, reprit vivement la baronne,
ne vous défendez pas d' avoir de l' esprit, d' être
aimable ; vous avez d' autres torts que ceux-là,
que vous réparerez, s' il vous plaît. En un mot,
il s' agit de souper ici, et de ne pas quitter
madame qu' elle ne soit endormie ; parlez, criez,
extravaguez, mais de l' esprit partout. " l' abbé se

p491

prêta volontiers à la raillerie ; il ne se défendit
de rien. On servit le souper ; on mangea ; le
fruit vint, et disparut. " allons, l' abbé, dit la
baronne, entrez en lice, et surtout ne foiblissez
point ; le mal est opiniâtre. -par où madame
souhaite-t-elle que je commence ? Répliqua l' abbé !
Voudriez-vous les nouvelles du jour ? -eh fi !
L' abbé, nous avons la gazette. -quelle espèce
de conte ferai-je ? Vous n' aimez pas les contes
libres. -pour ceux-là, dit la baronne, ils sont
bons, mais ils n' auront pas leur place ici. On a
défendu à madame le vin de Champagne, les
épigrammes, les contes libres, et en général
tout ce qui réveille le sang ; sans cela, nous avons
des brochures nouvelles ; nous les aurions lues.
-que souhaitent donc ces dames ? Poursuivit
l' abbé ; des naïvetés ? -eh fi ! L' abbé, vous les
avez prises dans Petraval : faites-nous des contes
de fées. -j' obéirai, mesdames, reprit l' abbé,
quoique novice dans le métier que vous me
faites faire, métier qui a ses difficultés. Le conte
est un genre ridicule, usé, peu intéressant par
lui-même, qui ne se soutient que par la nouveauté
de l' invention, par la vivacité des images ;
il faut que l' esprit y voltige incessamment sans
être suspendu, et l' instruction ne s' y mêle guère,
à moins qu' on ne la tire par les cheveux. -ah !
S' écria la baronne, en bâillant de toutes ses

p492

forces : bravo ! L' abbé ; bravo ! Nous dormirons
bientôt ; continuez sur ce ton-là : comment donc !
Mais c' est un prodige. Voilà assurément une
petite préface qui vaut de l' or ; allons, débutez
par une réflexion ; je les aime. " l' abbé prit ainsi
la parole : " il faudroit bien du talent pour
empêcher une mauvaise femme de faire du mal.
-un moment, l' abbé, dit la marquise, en
l' interrompant, je ne crois pas votre réflexion
naturelle. -eh ! Marquise, dit la baronne, vous
êtes là pour écouter, et non pour contredire :
la contraction réveille l' esprit ; c' est un poison
pour vous. Continuez, mon pauvre abbé, continuez,
contez tout uniment, puisqu' il est décidé
que vous n' avez pas le talent des réflexions. "

CHAPITRE 1

*où l' on verra la naissance de Riante, et la
jolie personne que c' étoit que la fée Troisbosses.*
il y avoit une fois une dame sans caprices,
dont on ne sait pas précisément le nom ; mais
je crois qu' elle s' appeloit Rare, femme
très-particulière, aimable sans se piquer de l' être,
sans minauderies, sans vapeurs, qui ne médit jamais
d' une femme plus jolie qu' elle, par conséquent

p493

femme haïe ; car, avec tant de vertus, on est
toujours incommode. " au moins, mesdames,
dit en souriant l' abbé, ce sont des fables que
je vous conte ; mais, pour revenir à mon
héroïne, également détestée de la prude et de la
coquette, de la galante et de l' insensible, parce
que sa conduite faisoit le procès à tous les
travers, elle fut forcée de se retirer dans un
château sur les frontières où ses vertus ne fissent
rougir personne. Elle s' y appliqua à la lecture, et
devint femme savante sans devenir sotte, tant elle
étoit destinée à être singulière.
Quoique appliquée à l' étude, elle avoit une
fille qu' elle élevoit avec soin. On la nommoit
Riante, soit que ce fût à cause d' un sourire
spirituel, sans être malin, qui lui étoit particulier,
soit que (comme quelques-uns le prétendent),
au lieu de pleurer, elle ait débuté, en venant au
monde, par un éclat de rire. Les partisans de cette
dernière opinion rapportent à ce sujet une

anecdote qui ne laisse pas d' avoir son mérite. Vous savez, comme moi, que les fées se trouvoient autrefois à la naissance de tous les enfans de condition ; c' étoit une des prérogatives ; c' étoit, si vous le voulez, une des charges de leur état, car l' emploi ne laissoit pas d' être pénible. Les enfans des grands ne naissent point privilégiés ; elles se trouvoient là fort à propos pour rectifier la

p494

nature, pour douer de beauté ceux qui ne l' avoient pas, y ajouter des grâces qui en font le prix, pour réunir tous les talens qu' on a tant de peine à rassembler, pour y joindre la modestie qui est presque incompatible, enfin pour faire quantité de choses excellentes, et qu' on ne voit plus depuis qu' on s' est avisé, je ne sais pourquoi, de supprimer les fées.
Les fées présidèrent donc à la naissance de Riante, mais elles eurent peu de choses à faire. Jamais personne ne fut plus douée que cette aimable fille. C' étoit une figure intéressante, un esprit, un coeur, un caractère heureux, un enfant gâté de la nature. Quand elles lui eurent donné le talent de se faire aimer de tout le monde, avantage dont on n' est pas sûr avec tout le mérite possible, elle posséda éminemment tout ce qu' une femme peut posséder de mérite. C' est tandis qu' elles la considéroient avec attention que l' éclat de rire lui échappa. Un éclat de rire dans un enfant qui naît, c' est une chose surprenante ; elles y soupçonnèrent du mystère, et il y en avoit en effet, soit instinct, soit un peu de raison, car Riante étoit précoce ; elle n' avoit pas ri sans un violent sujet : il se passoit alors dans le tuyau de la cheminée une scène assez risible qu' elle avoit apparemment devinée ; il en sortoit des hurlemens affreux : une femme de

p495

chambre de Rare alla pour voir d' où ils provenoient, mais il lui tomba dans les yeux une grande quantité de suie et une certaine humidité dont l' odeur n' étoit pas favorable, et c' est tout ce que lui valut sa curiosité. La fée Lirette, qui étoit de l' assemblée, s' approcha ensuite pour regarder, et fut bientôt au fait du mystère.

Imaginez sa surprise quand elle reconnut la fée Troisbosses, son ennemie, qui étoit prise dans le tuyau de la cheminée, et qui s' efforçoit inutilement d' en sortir. " ah ! Ah ! Et que faites-vous là, notre chère, lui dit-elle ; pour le coup, nous vous tenons, et vous nous laisserez des gages. Vous ne sortirez pas d' ici que vous ne m' ayiez remis votre baguette. -ma baguette ! Reprit Troisbosses, je vais te l' apporter dans le moment ; attends-moi. " en disant cela, elle tâchoit de se dégager ; mais, par les charmes de Lirette, la cheminée se rétrécissoit si fort que la malheureuse Troisbosses alloit être entièrement aplatie si elle n' eût pris le parti de laisser tomber sa baguette.
Lirette la ramassa et la donna à Riante : on l' attacha à son cou comme un hochet ; tant qu' elle auroit cette baguette, elle ne devoit craindre aucune mauvaise aventure, mais qu' elle se gardât bien de la perdre. Après cette courte instruction, Lirette se retira, le reste des fées la suivit.

p496

" je vois, mesdames, que vous êtes impatientes de savoir quelle sorte d' ébat prenoit la fée Troisbosses dans le tuyau de la cheminée. C' étoit une petite sorcière, malfaite, qui avoit en effet trois bosses : imaginez où elle portoit la troisième. Son esprit étoit aussi contrefait que sa taille, et son ame aussi noire que son visage qui n' étoit pas mal noir. Comme elle étoit ennemie de Lirette, quand celle-ci faisoit des dons à des enfans de qualité, elle s' y trouvoit toujours pour jeter quelque mauvais présent à la traverse ; de là vient qu' avec tant de précautions pour les rendre parfaits, ils se trouvoient souvent l' être si peu. "
Troisbosses, informée des couches de Rare, accourt, à califourchon sur le premier diable qu' elle trouve, pour donner un plat de son métier. On s' attendoit bien qu' elle ne demeureroit pas tranquille : on avoit fermé toutes les portes hermétiquement même ; mais le tuyau de la cheminée restoit ouvert, et la maligne fée s' en aperçut, tant il est vrai que les amis sont moins prévoyans que les ennemis ne sont dangereux. Heureusement pour Rare et pour sa fille, la rage de mal faire aveugla Troisbosses ; le tuyau de la cheminée étoit étroit, elle s' y précipita sans réflexion ; mais elle eut beau mettre bosse deçà et bosse de là, elle demeura suspendue ; elle fit

des grimaces épouvantables ; car il est aisé d' en faire quand on est laid : elle épuisa ce qu' elle savoit d' imprécations du haut style ; elle cria ; elle tempêta ; elle remua ses bras courts, ses pieds tortus, mais tout ce vacarme ne servit qu' à instruire les fées de la vérité du fait ; on veut encore que cela ait donné lieu aux éclats de rire qui échappèrent à Riante.

Dès que Troisbosses eut laissé tomber sa baguette, la cheminée, se rélargissant peu à peu, lui laissa le moyen de s' échapper : elle s' en alla honteuse, comme on l' est quand on a voulu malfaire et qu' on a manqué son coup ; mais pénétrée de la plus terrible colère qu' elle eût jamais ressentie, elle ne rouloit dans sa tête qu' enlèvemens, meurtres, vengeances, projets d' enchantemens terribles, mais vains ; car que pouvoit-elle sans sa baguette ?

Riante croissoit insensiblement. On voyoit peu à peu épanouir sur son visage ces grâces touchantes qui devoient être le charme de tous les coeurs. Je ne parle pas des coeurs femelles ; ils pouvoient être déjà susceptibles de jalousie, quoique, dans ces temps de simplicité, cette passion n' eût pas fait les progrès qu' elle a faits depuis.

Je ne vous ai point encore dit quels étoient le pays et le peuple parmi lequel vivoient Rare et

sa fille ; j' y vais revenir par une petite digression. N' attendez pas de moi que je vous apprenne l' ère, l' hégire, le moment, l' aspect de leur naissance. Je suis mauvais chronologiste, et encore plus mauvais astronome. Elles ont vécu, il y a fort long-temps ; c' est ce que j' en sais. La France étoit leur patrie, mais elle étoit pour lors toute gauloise : on y voyoit des auspices pêle-mêle avec des druïdes. Nos bons aïeux grossiers, sententieux, massifs, avec leur grande barbe, leurs cheveux plats, leur plat visage, n' avoient encore que le sens commun. Se fussent-ils douté qu' ils seroient les pères d' une nation jolie, légère, maniérée, polie ? Eussent-ils cru, ces gens à grands caleçons, les prodigieuses révolutions des modes, tout ce que la bizarrerie devoit introduire de variété dans les coiffures, sur les visages, et le mépris où tomberoit le bon sens ? Non, sans doute ; ce sont là des coups du destin, il n' est pas permis de s' y attendre. "

comme les dames commençoient à sentir les
premières approches du sommeil à cet endroit du
conte de l' abbé, il se retira dans le dessein de le
continuer les jours suivans.

p499

CHAPITRE 2

éducation de Riante ; précautions inutiles.
Riante habitoit un petit appartement que lui
avoit bâti la fée Lirette : il n' étoit ni de diamans
ni de lapis ; c' étoit bien assez qu' il fût de
porcelaine, et qu' il fût commode. Aucun homme
n' en approchoit par les soins de Rare ; elle se
défioit du coeur de sa fille ; car ce sont les coeurs
les mieux faits qui sont les plus tendres : elle ne
vouloit pas qu' elle sentît l' amour avant que de
le connoître ; d' ailleurs, certain présage l' engageoit
encore plus à se tenir sur ses gardes. Lirette
avoit vu dans les astres que Riante, pour
être heureuse, devoit n' avoir point vu d' hommes
à quatorze ans. Pour distraire cette belle d' une
connoissance qui pouvoit lui devenir dangereuse,
on avoit rassemblé dans son palais tous ces bijoux
qui font le charme de l' enfance, et ce qui peut
enfin remplir le vide d' un coeur qui n' a pas aimé ;
car s' il a aimé, ce sont autant de joujoux perdus.
Riante, qui ne connoissoit d' amusemens que
ceux qu' on lui offroit, s' en occupa d' abord avec
vivacité ; mais l' âge vient enfin, et, avec lui,
les inquiétudes et les désirs, on ne sait comment.
Avec quelque attention qu' on dérobât à cette

p500

belle la connoissance qu' il y eût des hommes au
monde, il étoit impossible de ne pas parler d' eux
devant elle, ou il eût fallu ne parler de rien,
car ils viennent naturellement à toutes les
conversations des femmes ; enfin, ce mot qu' elle
avoit ouï répéter tant de fois, piqua sa curiosité.
" mais qu' est-ce donc que ces hommes ? Demanda-t-elle
à ses femmes " . D' abord on ne lui répondit rien :
c' étoit le vrai moyen de faire réitérer la question ;
mais ses instances ne produisirent aucun effet.
" vraiment oui, reprirent les femmes ; on vous dira

ce que c' est que des hommes : madame votre
mère ne veut pas que vous le sachiez. " voilà
bien le caractère d' une gouvernante ; ne peuvent-elles
satisfaire la curiosité d' un enfant, elles
l' irritent.
" ah ! Qu' est-ce donc qu' un homme ? S' écria
Riante, en s' allant jeter au cou de sa mère. La
question devenoit embarrassante, d' autant qu' elle
n' étoit pas prévue. -c' est, répondit Rare, une
personne dont les occupations sont différentes
des nôtres. -et qu' est-ce que les occupations
des hommes ? Répondit Riante. " nouvel embarras
pour la mère ; elle lui fit entendre, le
mieux qu' elle put, combien il y avoit de différens
états, en lâchant sur chacun le trait de satyre.
Pour prévenir sa fille contre le penchant à venir,
elle lui insinua que le guerrier étoit féroce,

sanguinaire ; le magistrat, farouche, ennuyeux ;
elle n' épargna pas même les abbés. " ah ! L' abbé,
interrompit la marquise ; de grâce, qu' en dit-elle ?
-bon, madame, répliqua l' abbé ; ce qu' elle
en dit étoit nouveau dans ce temps-là, et ne le
seroit pas aujourd' hui. épargnez-moi un acte de
modestie qui ne vous apprendroit rien que vous
ne sussiez déjà ; contentez-vous de savoir que
Rare parvint si bien à dégoûter sa fille de la
fantaisie de connoître les hommes, qu' il n' en fut
plus reparlé depuis. " il falloit néanmoins que
la haine que Riante conçut pour notre espèce,
ne fût pas bien forte, puisqu' un instant la
détruisit. On fut également surpris, un jour qu' on
cherchoit cette belle, de ne plus la trouver dans
le palais. Combien Rare se reprocha-t-elle alors
sa négligence ! Elle avoit vu les quatorze ans
prescrits par Lirette, s' écouler presque tout
entiers sans qu' il fût arrivé aucun accident à sa
fille. Depuis quelque temps, elle l' observoit avec
moins d' exactitude ; c' étoit par sa faute qu' elle
avoit perdu son trésor. Lirette vint dans la
circonstance qui augmenta le trouble par l' aigreur
de ses reproches ; elle épargna la mère qui étoit
assez à plaindre, mais elle tança sèchement les
gouvernantes. " sans doute, leur dit-elle, on a
laissé introduire ici quelque jeune homme " ; puis
elle leur fit entendre combien leur désintéressement

lui étoit suspect ; mais comme ce vacarme
de la fée ne remédioit à rien, il fallut prendre
un parti plus utile, ce fut celui de consulter les
astres. Mais on n' est jamais malheureux à demi.
La lune fut obscurcie quatre jours de suite, de
manière que le désespoir de Rare et l' impatience
de Lirette ne leur permettant pas d' attendre plus
long-temps, c' est au grimoire même qu' elles
eurent recours. Voici ce qu' elles y lurent mot
à mot :
le trait partoit de la main de Troisbosses
(dont vous aurez sans doute trouvé que la haine
se reposoit bien long-temps, mais c' étoit faute
de puissance et non de mauvaise volonté.)
privée qu' elle étoit de sa baguette, elle étoit
presque réduite à l' état d' une simple mortelle
(à un peu plus de malice près) ; car jamais elle
n' avoit travaillé pour acquérir aucune de ces
connoissances qui mettent les fées en état de
commander à la nature. Le dépit seul lui fit faire
ce que jamais l' ambition ni l' honneur ne lui
avoient fait tenter. Elle s' enferma dans sa caverne,
et s' occupa à chercher un secret qui pût l' aider
dans sa vengeance. Il falloit que cela souffrît
quelques difficultés ; car quatorze ans s' écoulèrent
presque avant qu' elle vînt à bout de son dessein ;
enfin, elle parvint à faire un talisman qui lui
donnoit le pouvoir de prendre la forme qui lui

plairoit, et de se transporter dans un moment
d' un bout de l' univers à l' autre : secrets d' une
petite conséquence dans l' art de féerie où il y en
a tant, mais qui devenoient terribles entre les
mains d' une femme dont le coeur et l' esprit
étoient si dangereux.
Dès qu' elle fut en état de nuire, elle se rendit
en un clin-d' oeil au petit palais qu' habitoit Riante,
invisible et cherchant sans cesse le moment où
cette belle seroit seule pour l' aborder. L' occasion
ne tarda pas à naître. Fatiguée d' une promenade
qu' elle venoit de faire, Riante dormoit
sous un berceau de jasmin ; la maligne fée vint
s' asseoir auprès d' elle en attendant que son
sommeil finît.
Je crois, mesdames, avoir négligé de vous
dire que la baguette de Riante ne pouvoit lui être
enlevée sans son consentement ; sans cela, il ne
seroit pas probable que son ennemie eût attendu,
les bras croisés, qu' elle fût éveillée. Seulement

elle préparoit les piéges qu' elle alloit lui dresser ;
et, pour les rendre plus dangereux, au lieu de
la forme hideuse que vous connoissez, elle prit
la figure du plus charmant, mais du plus traître
des dieux ; dieu que vous connoissez sans doute :
eh ! Qui le connoîtroit mieux que vous, si ce
n' est ceux à qui vous le faites sentir ?

p504

CHAPITRE 3

ce que Riante vit à son réveil, et comme elle apprit à rêver.

la fée étoit sous ce charmant attirail, lorsque
la belle ouvrit les yeux. Vous comprenez facilement
la surprise de Riante à la vue d' un objet
si nouveau. Son premier mouvement fut de se
croire encore endormie : elle porta la main à ses
yeux pour les aider à s' ouvrir. Alors la fée prit la
parole : " vous êtes éveillée, belle Riante ; vous
êtes surprise de me voir ? -eh ! Qui êtes-vous ?
Dit innocemment la belle. -je suis l' amour,
répondit la fée. -l' amour, reprit Riante, vous
avez un joli nom. Ah ! Vous avez des ailes ; d' où
cela vous vient-il ? Que cela est charmant des
ailes couleur de rose ! Il faut que maman m' en
donne ; mais vous êtes nu, cela n' est pas bien.
Eh ! Qui vous a conduit ici ? -le plaisir de vous
voir, répondit la fée. Je traversois les airs (car
ces ailes que vous me voyez, me servent à voler) ;
je vous ai vue en passant ; je vous ai trouvée si
charmante, que je n' ai pu me refuser au plaisir
de m' arrêter auprès de vous ; mais est-il vrai
qu' on ne vous ait jamais parlé de moi ? Que vous
ne me connoissiez point ? -point du tout,

p505

reprit Riante. -on vous laisse là dans une
ignorance bien cruelle, poursuivit la fée ;
imaginez-vous que l' on n' est heureux que quand on
me connoît ; je gagerois que vous vous ennuyez
quelquefois. -cela est vrai, répondit Riante.
-eh bien ! Laissez faire, lui dit la fée ;
écoutez-moi, et vous ne vous ennuierez jamais. Votre
mère, vos gouvernantes ne vous ont-elles jamais

parlé des hommes ? -qui ? Reprit vivement
Riante, ces vilains hommes ! -qu' appelez-vous
vilains hommes ? , interrompit la fée ;
on vous a donc inspiré un furieux dégoût pour
eux ? Quelle imbécillité ! Apprenez, ma belle,
qu' on vous trompe cruellement. Je le vois ;
votre mère, nourrie et élevée dans les principes
d' une vertu sauvage, qui ne se plaît qu' à
contrarier la nature, vous a fait sucer, avec le lait,
une haine injuste pour tout le genre humain ;
mais savez-vous que ces mêmes hommes, dont
elle vous a fait des portraits si odieux,
s' empresseroient à faire le bonheur de votre vie, si
vous ne les fuyiez pas comme vous le faites ? Ce
seroient des esclaves soumis, qui n' auroient d' autres
volontés que les vôtres, qui ne verroient que vous,
qui ne respireroient que pour vous, qui mourroient
où vous ne seriez pas. Eh ! N' allez pas
les croire indignes de votre attachement. Vous
êtes belle, Riante ; il est presque impossible de

p506

ne pas convenir que vous ne soyez, pour l' esprit,
pour le coeur, la plus parfaite des créatures : il
est néanmoins un homme au monde qui ne vous est
inférieur en rien, qui vous aime, c' est peu dire,
qui vous adore. -eh ! Qu' est-ce que cela fait ?
Poursuivit Riante. -ce que cela fait, répondit
la fée, c' est que si vous vouliez souffrir qu' il vînt
vous dire combien il vous aime. -est-ce que
cela me fera du mal ? Reprit Riante. -tant s' en
faut, répliqua la fée ; il naîtra entre vous une
sympathie douce qui vous fera goûter des plaisirs
inexprimables. Tenez, je vois que vous êtes
émue ; je gagerois que vous sentez au-dedans de
vous un mouvement extraordinaire qui vous fait
plaisir. Ah ! Ma chère Riante, que vous en
éprouverez bien d' autres ! Pour commencer à
vous rendre heureuse, je vais vous montrer le
portrait de votre amant. -qu' est-ce que c' est
que mon amant ? Demanda Riante. -rien n' est
si naturel, répondit la fée, c' est celui qui vous
aime et que vous aimerez. -n' aurons-nous,
dit la belle, que le plaisir de nous aimer ? C' est
que je vous avouerai que mes gouvernantes me
disent qu' elles m' aiment ; je leur dis que je les
aime aussi, mais cela ne m' amuse pas beaucoup.
-eh bien ! Ceci vous amusera-t-il ? Dit la fée
en lui montrant un portrait ; dites-moi votre
sentiment " . (ce portrait, mesdames, étoit celui

d' un jeune chevalier extrêmement aimable que
la fée avoit choisi pour son dessein.)
il fit son effet, ou plutôt cette sympathie qui
dispose des coeurs en un moment, agit sur celui
de la jeune Riante. " ah ! Que cela est charmant !
S' écria-t-elle. -eh bien ! Répondit la fée, si
vous voulez ne rien dire à votre mère, demain
venez dormir ici l' après-dînée, j' y transporterai
l' original de ce portrait. -vous êtes bien
obligeante, dit Riante. -je ne fais que suivre mon
inclination, reprit le faux amour ; je suis le dieu
des amans ; je ne cherche qu' à assortir les coeurs.
-comment ! Dit Riante, vous êtes un dieu,
et vous vous donnez tant de peine pour moi.
-l' emploi le plus noble des dieux, reprit
Troisbosses, c' est de se mêler du bonheur des
mortelles comme vous. Songez seulement à ne
rien dire de tout ce que vous venez d' entendre,
et à me tenir parole. " à ce mot, la fée s' envola ;
la belle la suivit long-temps des yeux,
puis retourna à son petit palais bien plus rêveuse
qu' elle n' en étoit sortie. Les gouvernantes
voulurent pénétrer son secret ; mais elles
s' employèrent vainement ; rien ne donne tant de
discrétion qu' un peu d' amour. La belle s' obstina
et se tut. On voulut la distraire, on fit des jeux,
on en inventa ; c' est même sur ces entrefaites que le
jeu de l' oie fut renouvelé des grecs. Je ne puis

m' empêcher de rapporter cette époque : on n' y
avoit pas joué depuis le siége de Troie ; jugez,
mesdames, si cela devoit être amusant ; néanmoins
Riante n' y fit aucune attention ; il falloit
que l' amour eût déjà gagné bien du terrain.
Il me semble qu' il ne seroit pas hors de propos
de répandre quelque lumière sur l' histoire du
portrait. C' étoit, je l' ai déjà dit, le portrait d' un
chevalier fort aimable, n' importe de quelle contrée.
Quand Troisbosses avoit montré ce portrait
à Riante, elle en avoit avec elle trois douzaines,
résolue d' en montrer jusqu' à ce qu' il y
en eût un qui fît son effet. Elle n' eut pas la peine
de faire un plus long étalage. Dès que Riante eut
vu Gracieux (c' étoit le nom du chevalier), elle
ne fut plus en état d' en voir d' autres. La fée,
contente de son essai, se transporta auprès du
chevalier pour l' engager à être de moitié d' une

intrigue dont elle faisoit dépendre la réussite de ses projets. Il étoit à la chasse : c' étoit son occupation favorite. La fée épia le moment où il venoit de blesser un oiseau d' un coup de flèche ; ramassa l' oiseau, à la place duquel elle mit le portrait de Riante.
à cette trouvaille imprévue, la surprise du beau chasseur alla où elle put aller. Il avoit les passions vives ; il en conçut une extraordinaire pour l' original d' un si beau portrait : il s' assit

p509

pour le regarder à son aise ; il étoit pénétré ; il tressailloit d' étonnement et de plaisir. Tandis qu' il étoit dans le fort de son admiration, Troisbosses lui apparut, non sous sa forme ordinaire ; car, amour-propre à part, depuis qu' elle en pouvoit changer, la sienne étoit, de toutes les figures, celle qu' elle portoit le plus rarement et avec le moins de complaisance. (vous voyez qu' il est quelque modestie dans le monde.) elle se présenta donc au chasseur sous une forme majestueuse.

CHAPITRE 4

comment Troisbosses tendit ses panneaux, et comment ils lui réussirent.

l' apparition de la fée ne flatta pas d' abord le chasseur, non qu' il fût timide, mais cela lui donna des distractions qu' il n' étoit pas dans le cas de souhaiter. " je suis, lui dit Troisbosses, une fée bienfaisante. -ah ! Tant mieux, lui dit-il, vous venez fort à propos ; sauriez-vous qui est cette belle personne dont je tiens le portrait ? -c' est, reprit la fée, quelqu' un qui vous aimera tendrement. -moi ! Dit Gracieux, et où avez-vous lu cela ? -je le sais, répliqua-t-elle ; je sais même quelque chose de plus, c' est qu' il

p510

ne tiendra qu' à vous d' être heureux ; mais il faut suivre mes conseils. -comment ! Les suivre, dit Gracieux, j' irois au centre de la terre. -il ne faudra pas aller jusque-là, répondit la fée. Je m' appelle la fée Tropbonne : il y a long-temps

que je m' intéresse à votre bonheur, et
même si vivement, que je vous ai déjà ménagé
un rendez-vous avec la belle que vous aimez ;
mais soyez sage et discret ; un rien peut vous
perdre. -un rendez-vous ! Reprit Gracieux :
ah ! Quand sera-ce ? Madame. -écoutez, répondit
la fée, un mot que j' ai à vous dire, et
nous partons : il faut bien vous prévenir sur ce
que vous devez faire. -ah ! S' écria-t-il, de
grâce, madame, fiez-vous à ma conduite ; où
faut-il aller ? -mais quelle pétulance ! Dit la
fée ; vous gâteriez tout. Songez que la belle dont
le coeur vous est destiné, est sous les yeux d' une
mère bizarre, misanthrope, qui déteste foncièrement
le genre humain. Si vous êtes aperçu, vous
perdez en un moment le fruit de mes bontés,
l' espérance d' être heureux et la vie. Je veillerai
autour de vous pour écarter les dangers qui pourroient
naître. -ah ! Que de bontés ! Madame,
s' écria Gracieux : non, je donnerai tout le reste
de ma vie à la reconnoissance ; mais permettez
que je donne quelques momens à l' amour. "
la fée se rendit à ses instances, et le transporta

p511

sous le berceau de jasmin où Riante s' étoit
déjà rendue. Dès qu' ils s' aperçurent, la conversation
s' anima. Quoiqu' ils ne se fussent jamais
vus, ils avoient bien des choses à se dire ; mais
comme ils parloient tous deux à la fois, et que
je ne les ai pas entendus, dispensez-moi de rien
répéter ; d' ailleurs, les sentimens ne se peignent
pas. Riante appela Gracieux son amant : il en
fut transporté de joie ; il se jeta à ses genoux,
lui baisa la main, la rebaisa encore ; elle n' en
fut point fâchée ; elle ne lui dit point de se
retirer ; c' est ce qui fait douter si la pudeur est
fille de la nature ou de l' éducation.
Au milieu de tous ces transports, si bien reçus
et même partagés, quand, après s' être dit beaucoup,
ces amans avoient encore tout à se dire,
la fée enleva inhumainement le chevalier.
" eh ! Où m' emportez-vous ? Madame, lui dit-il ;
que ne me laissiez-vous où j' étois ? Ou pourquoi
m' y conduisiez-vous ? -seigneur, lui répondit
la fée, je faisois le guet-à-l' oeil auprès du berceau
où vous étiez : j' ai vu quelqu' un s' en approcher ;
j' ai craint que vous ne fussiez découvert :
il y va de la perte de l' objet de votre amour, car
je ne vous parle pas de la vôtre ; elle vous
toucheroit peu. Accordez-moi votre confiance,

abandonnez-vous à ma conduite, demain vous
reverrez Riante. -je reverrai Riante ! Dit

p512

Gracieux. Ah ! Madame, me tiendrez-vous parole ?
Ne sera-ce que demain ? Songez que je meurs.
-il faut néanmoins vivre, reprit la fée. "
à ce propos, qui n' est pas trop consolant, si
l' on veut, Gracieux entendit raison du mieux
qu' il put. Le lendemain, Troisbosses lui tint
parole. Riante, qui, par pressentiment, s' étoit
rendue au berceau de jasmin, vit son amant
avec transport ; mais à peine eut-il le temps de
lui dire par quel moyen, pourquoi et comment
il l' avoit quittée la veille, que la fée les sépara.
" ah ! Lui dit Gracieux, pour le coup, madame,
cela est cruel ; à peine l' ai-je entrevue. -eh
bien ! Seigneur, je vais vous y conduire, reprit
la fée : la mère de Riante vous découvrira ; on
vous séparera pour toujours. " Gracieux, après
cette réponse, fut contraint d' en rester sur son
désespoir.
La méchante fée goûtoit secrètement une maligne
joie ; elle voyoit approcher le temps de sa
vengeance, et mettoit à profit les intervalles, en
commençant de faire insensiblement le malheur
de l' innocent objet de sa haine. Pour comprendre
quelque chose dans la conduite bizarre
qu' elle tenoit, il faut savoir que son dessein
étoit d' enflammer les deux amans l' un pour l' autre,
de telle façon qu' ils fussent dans le cas de
ne plus se reconnoître. à peine lui restoit-il

p513

huit jours pour conduire à fin cette intrigue ;
elle faisoit en sorte que, se voyant si peu, ils
ne s' expliquoient sur rien, et se souhaitoient
sans cesse. On sait combien les désirs s' irritent
dans de telles circonstances. Il falloit que
Troisbosses ne fût pas ignorante dans l' art d' amener
en peu de temps une passion à un honnête point
de maturité.
Déjà, pour la sixième fois, elle avoit conduit
Gracieux au rendez-vous, et l' en avoit tiré aussi
mal à propos qu' il se puisse.
" eh bien ! Vous voilà, madame, lui dit-il,
dès qu' il put parler ; il semble que vous soyez

jalouse du bonheur dont vous nous faites jouir ;
accordez-vous avec vous-même, ou retranchez-moi
ces bontés cruelles qui ne font qu' augmenter
mon malheur, et me laissez mourir, ou, s' il est
possible, souffrez que je devienne heureux.
-que vous êtes injuste ! Seigneur, reprit
l' hypocrite d' un ton compatissant. Ignorez-vous
combien ces prétendues cruautés vous sont
salutaires ? Mais vous exigez une dernière preuve
du penchant que j' ai à vous servir ; il faut vous
la donner. Vous pouvez être sans cesse auprès
de Riante. -je le pourrois, s' écria Gracieux.
-oui, vous le pourriez, répondit la fée,
puisqu' il dépend d' elle que cela soit. -oh ! Si cela
est, reprit-il, je suis sûr de mon fait. -vous

p514

avez, répliqua la fée, trop de vanité pour un
amant délicat. Apprenez à quel prix vous pouvez
être heureux. Riante possède une baguette qui
rend invisible ceux qui la tiennent dans la main
gauche ; qu' elle vous la donne, vous serez sans
cesse auprès d' elle sans qu' on vous voie, sans
même qu' on vous soupçonne. Mais Riante se
dessaisira difficilement de ce trésor ; le bonheur
de sa vie en dépend : on lui a défendu de le
confier à qui que ce soit. Après tout, vous
n' abuserez pas de sa confiance. -oh ! Partons, dit
Gracieux ; Riante peut compter... " à ces mots,
la fée qui se doutoit de ce que Gracieux alloit
dire, le transporta, sans l' entendre, au berceau
de jasmin.
" enfin, aimable Riante, dit Gracieux en
s' avançant, il me seroit donc permis de passer
ma vie auprès de vous. -quoi ! Cela seroit
possible, dit Riante ? -oui, cela l' est,
répondit-il ; la fée qui nous protége nous l' assure :
il ne vous en coûtera qu' un peu de confiance ; le
ciel m' est témoin combien je serois au désespoir de la
trahir. Hélas ! Je me trahirois moi-même ; la
baguette que vous portez peut me rendre invisible
à tous les yeux. -ah ! Gracieux, reprit
Riante, c' est un conte que vous me faites. -ce
n' en est pas un, reprit Gracieux, l' essai va vous
en répondre : prenez cette baguette de la main

p515

gauche. -la belle obéit. -non, dit Gracieux, je ne vous vois point, et en effet il ne la voyoit point. " (notez, mesdames, que la fée lui avoit fasciné les yeux : ce n' est là qu' un tour de gibecière.) " se pourroit-il, dit Riante, que ma baguette eût cette vertu ? Hélas ! On m' avoit bien dit de la conserver, que le bonheur de ma vie en dépendoit, puisque je ne peux vous voir sans elle. "
en disant cela, la belle se dessaisit de sa baguette, tant il est vrai que l' amour ne sait rien refuser. Bientôt la scène changea de face. Troisbosses arracha la baguette des mains de Gracieux, et les transporta dans les airs. Elle reprit sa figure ordinaire : c' est la première mauvaise nouvelle qu' elle leur annonça ; son aspect les glaça d' effroi. " reconnois ton ennemie, dit-elle à Riante : insensée ! Aurois-je donc travaillé pour ton bonheur ? Va, suis-moi, tes disgrâces ne font que commencer ; et toi ! Dit-elle à Gracieux : malheureux jeune homme ! éloigne-toi de ma vue ; je t' ai assez fait de mal en te mettant une passion inutile dans le coeur : je suis contente de moi. " en disant ces mots, elle s' abattit sur la terre, et le laissant dans un pays inconnu, elle s' éloigna, avec sa proie, de toute la vîtesse des esprits qui la portoient. Le joli petit caractère de femme ! Y en auroit-il des copies ?

p516

CHAPITRE 5

où la fée Lirette trouva Gracieux ; ce qu' elle lui dit ; ce qu' il répondit ; ce qu' elle reprit ; ce qu' il répliqua ; ce qu' il fit.

quand Rare apprit en quelles mains sa fille étoit tombée, son désespoir n' eut plus de bornes. Il s' agissoit pour elle de la perte d' un enfant chéri, objet unique de ses soins, de ses complaisances ; encore quelle façon de la perdre ! La philosophie n' eut rien à dire à cela : il faut qu' elle se taise quand le sang parle. " ah ! Lirette ! Lirette ! Disoit Rare à sa protectrice, imaginez, s' il se peut, ce que je sens : pouvez-vous m' aider dans mes malheurs ? Ne me déguisez rien, n' épargnez rien. Est-il des risques à courir, c' est sur moi qu' ils retomberont tous. J' irai partout, j' affronterai tout. Hélas ! Que ne

ferai-je pas pour délivrer ma fille ? Mais vous
ne répondez rien. N' ai-je donc plus d' espoir ?
Ah ! *malheureuse mère !* -calmez-vous, madame,
lui répondit Lirette ; rien n' est encore désespéré :
l' amour, qui vous a ravi votre fille, ne peut-il
pas vous la rendre ? Il ne s' agit que de trouver
Gracieux, de l' engager à délivrer son amante ;

p517

reposez-vous de ce soin sur moi, et tranquillisez-vous
s' il est possible. " à ces mots, Rare, concevant
un rayon d' espoir, se remit un peu ; et
Lirette, montant sur son char, courut chercher
le chevalier dans les quatre parties du monde.
Vous croiriez sans doute qu' il étoit bien
difficile à rencontrer ! Pas tant que vous
l' imagineriez, mesdames : il est des règles sûres
pour trouver les amans malheureux ; il leur faut
toujours des échos à qui parler ; les voilà, dès-lors
même, nécessairement exilés de tout le plat pays.
Suivant ce principe, Lirette, en parcourant les
montagnes, aperçut enfin le beau chasseur qui rêvoit
profondément au bord d' une fontaine. Il tenoit
à la main un papier qu' il lisoit avec tant
d' attention, qu' il ne voyoit pas encore la fée,
quoiqu' elle fût déjà devant lui depuis long-temps ;
enfin, elle prit le parti de lui parler. " Gracieux,
lui dit-elle, je suis une fée de vos amies. -une
fée ! Reprit-il : eh bien ! Maudite soyez-vous, vous
et toute votre race. -Gracieux, répliqua la fée,
il faut savoir maudire avec discernement, et
distinguer les amis des ennemis. -c' est-à-dire,
reprit brusquement le chevalier, que vous venez
de nouveau vous divertir à mes dépens. Tenez,
madame, vous prenez la figure qu' il vous plaît ;
c' est à vous que je dois le malheur de ma vie ;
je vous reconnois à votre ton doucereux ; retirez-vous ;

p518

ne me forcez pas à vous manquer de respect ;
je n' ai, pour toutes armes ici, que des
pierres sous mes mains ; mais je m' en sers à
merveille, et vous pourriez vous en sentir, toute
puissante que vous êtes. -Gracieux reprit
encore une fois la fée, votre défiance ne m' offense
pas, parce que je compte que bientôt vous changerez
de langage avec moi. Je sais la manoeuvre

indigne dont s' est servie une de mes compagnes pour vous plonger dans le malheur où vous êtes. Je viens vous témoigner la compassion que vous me faites ; mais ce n' est pas une compassion feinte et stérile ; je viens vous engager à délivrer Riante, et vous en faciliter les moyens. "
ce discours de la fée fit sur Gracieux l' effet qu' elle en attendoit. Un amant ne sauroit se refuser à l' espérance. " ah ! Madame, dit-il en embrassant les genoux de Lirette, que ne vous devrois-je pas ? -levez-vous, lui dit la fée, ne perdez pas ici votre temps en transports inutiles ; mais quel est ce papier que vous lisiez avec tant d' attention ?
-je vous avouerai, madame, répliqua-t-il, que depuis le moment où l' on m' a si cruellement séparé de Riante, ne comptant sur aucuns secours, je ne me suis occupé que des moyens de la recouvrer. On parle dans ces cantons d' un homme qui rend des oracles ; j' ai été à lui. -et que

p519

vous a-t-il dit ? Interrompit la fée. -il m' a conseillé, poursuivit Gracieux, de me rendre au marché de la ville prochaine, les doigts dans mes oreilles, de les ouvrir et fermer six fois à temps égaux, en observant des intervalles, et de recueillir ce que j' entendrois. Je l' ai recueilli ; je le lisois ; je n' y comprends rien ; mais vous, madame, qui savez tout, expliquez-le-moi, je vous en prie... etc.
" que cela veut-il dire ? -rien du tout, reprit la fée ; et avez-vous payé chèrement cet oracle ? -trois pièces d' or, répliqua Gracieux ; et qu' en concluriez-vous ? -qu' on vous en a donné pour votre argent, dit la fée. -ah ! Je vous assure, madame, s' écria le chevalier, que le marchand d' oracles n' aura les oreilles coupées que de ma façon. -voilà, reprit la fée, un courroux déplacé, comme si vous n' aviez rien de mieux à faire ; mais le temps se perd. Vous sentez-vous bien du courage ? -si je m' en sens ! Madame. -oh ! Je ne doute pas que vous ne soyez content de vous ; vous êtes d' âge et de profession à cela ; mais il s' agit ici de choses si sérieuses que c' est à vous de vous examiner. Pour retrouver l' aimable Riante, il ne faut pas vous arrêter un seul moment, quelque danger qui se présente, quelque besoin que vous ayez de repos,

p520

quelque faim, quelque soif que vous ressentiez.
-n' est-ce que cela ? Madame, interrompit
Gracieux. -ah ! Reprit la fée, si cela vous semble
peu de chose, c' est tant mieux pour nos projets.
Vous pouvez partir dans le moment ; je vais
pourvoir à votre équipage. " en disant cela, la fée
frappa la terre de sa baguette ; il en sortit un
cheval harnaché. " tenez, lui dit-elle, prenez
cette monture de ma main, elle est infatigable ;
songez seulement à vous maintenir dans les périls
où elle pourroit vous engager même sans votre
aveu. "
à peine le cheval eut-il paru, que Gracieux,
sautant légèrement en selle, prit congé de la
fée, partit sans savoir où il alloit : heureusement
pour lui, le cheval fée savoit sa route. Le chevalier
ne fit que plus de trois heures après son
départ la réflexion qu' il avoit manqué à demander
où il devoit aller, question qui ne laissoit
pas d' être essentielle ; mais ne s' apercevant
de son étourderie que lorsqu' il n' y avoit plus de
remède, il prit, dans ces circonstances, le parti
le plus court : ce fut celui de se recommander à
l' amour qu' il servoit si bien.

p521

CHAPITRE 6

*comment le chevalier acquit de la gloire à
grand marché, et du profit qui lui en vint.*

le commencement de la route de notre voyageur
n' eut rien que de commun : il suivoit un
chemin fort fréquenté ; mais la nuit venant à
tomber, il commença à s' apercevoir que sa façon
de voyager n' étoit pas des plus commodes. Il
étoit en effet une manière de chevalier errant
d' une espèce assez singulière ; encore les autres
pouvoient-ils entrer dans quelques châteaux,
dormir à l' ombre des forêts : lui ne pouvoit s' arrêter
nulle part, tellement que, sur le soir, la
faim venant à le presser, il ne laissa pas de
regretter certains fruits sauvages qu' il avoit
trouvés sur sa route, et dédaignés, par délicatesse,
apparemment. Il resta donc sur son appétit jusqu' au
lendemain qu' il fut moins difficile. Je crois qu' il

seroit aussi inutile qu' ennuyeux de vous détailler les petites incommodités qu' il essuia, d' abord la rosée du matin, le chaud de l' après-midi, le serein, et quelquefois la pluie de la nuit. Il n' eût pas aimé fortement si ces sortes de choses eussent fait impression sur lui ; mais voici des disgrâces de plus de conséquence.

p522

Infatigable, c' étoit le nom de son cheval, étoit un animal qui marchoit par routine, et qui alloit toujours son droit chemin : il n' est roc escarpé qui pût l' arrêter ; s' il eût trouvé une maison sur sa route, il se fût guindé sur les toits plutôt que de se détourner : c' étoit son allure ; il sautoit les fossés, franchissoit les haies, traversoit les fleuves ; il eût passé des bras de mer : vous jugez bien que quand il trouvoit des bois, il se jetoit dans le fort ; c' est justement ce qui lui arriva le second jour de sa route. Comme il étoit fée, les ronces ne trouvèrent pas à mordre sur lui ; mais Gracieux ne l' étoit pas ; il fut inhumainement déchiré, et le sort, pour le régaler de quelque chose de pis, le conduisit dans une plaine sablonneuse, où tout ce qui se trouva dans l' air de cousins, frélons, maringuoins et autres insectes de cette espèce, s' acharnèrent impitoyablement sur sa peau.
Le lendemain, notre chevalier en eut une bien plus terrible ; mais il en fut consolé par la gloire qui en a consolé bien d' autres. Je pense ici, pour vous mettre plus au fait, devoir le prendre d' un peu haut.
Deux rois, de je ne sais quelle contrée, dont je ne dirai pas le nom (car je hais les anacrhonismes, et j' en ferois sûrement ; je me connois) ; deux rois, dis-je, se faisoient la guerre sur je ne

p523

sais quel motif : il falloit bien qu' il y en eût un ; car on ne fait pas la guerre pour rien : je ne vois pas où seroit le mot pour rire. Ces rois avoient assemblé de puissantes armées, on y voyoit ceux qui cultivent les bords de la Garonne, du Tage, de l' Ibère, ceux qui se baignent dans le Pactole, ceux qui boivent les gobelins, et ceux

chez qui se couche le soleil, et ceux qui le voient
toujours en son midi, et l' américain farouche
et le normand. " m l' abbé, dit la marquise en
l' interrompant, ne pourriez-vous pas nous faire
des descriptions moins savantes. -sans contredit,
mesdames, reprit l' abbé ; cela veut dire
qu' il y avoit bien du monde dans ces armées-là,
qui se trouvèrent sur le chemin que faisoit
Gracieux. La mêlée étoit alors dans tout son feu.
Le voyageur voulut se détourner, non qu' il
craignît les occasions de se signaler, c' est qu' il
avoit quelque chose de plus pressé à faire : il
essaya de faire prendre une autre route à infatigable ;
mais ce bon coursier, qui, quand il
le vouloit, n' avoit ni bouche ni éperons,
continua sa route à travers les lances aussi
légèrement que s' il n' eût traversé que des guerets. Il
s' enfonce dans les escadrons, renverse de son
poitrail, à droite, à gauche, tout ce qu' il
rencontre. Gracieux, de son côté, qui n' avoit point
d' armes, mais qui savoit se comporter dans les

p524

occasions, faisoit des merveilles à coups de poing :
il ne rencontra point de nez dont il ne fît
ruisseler le sang. On lui portoit des coups ; il eût
même quelques blessures légères ; mais sa bonne
fortune le tira de tout. Il traversa heureusement
l' armée que son passage mit si fort en déroute,
qu' elle fut taillée en pièces un moment après ;
ainsi le sort d' une bataille fameuse fut décidé par
quelques coups de poing donnés à tort à travers,
dont le parti vainqueur s' appliqua tout le mérite.
L' action de Gracieux se fit remarquer. Un des
chevaliers de l' armée en déroute, de ces gens
qui s' éprennent volontiers de la belle gloire,
fut tenté de suivre notre héros pour faire
connoissance avec lui. Il laissa fuir les siens,
à qui apparemment il ne prenoit pas grand intérêt, et
suivit Gracieux au petit galop de son cheval.
" chevalier généreux, lui dit-il, je suis du parti
vaincu ; mais je ne saurois me refuser aux
belles actions ; vous venez d' en faire une qui
mérite un laurier immortel. Quoi ! Si jeune et
sans armes ! Ah ! Permettez que je me joigne à
vous pour ne m' en séparer jamais. J' ai quelque
vertu, j' ai du zèle ; si mon amitié ne peut vous
être agréable, je tâcherai de vous la rendre utile.
-chevalier, lui répondit Gracieux, la franchise
de votre procédé me touche sensiblement ;
vous me demandez mon amitié, savez-vous quel

p525

souhait vous faites ? Vous voulez partager ma fortune ; hélas ! Je n' ai que des malheurs à vous offrir. -eh ! Qui serois-je ? Reprit vivement l' inconnu, si, m' offrant pour votre ami, je refusois de m' associer à vos malheurs ? Non, seigneur, si vous me permettez de vous suivre, peu m' importe de quel oeil la fortune me regarde : je ne sentirai jamais que les revers qui tomberont sur vous. Mais j' entrevois un bocage frais, j' entends un ruisseau qui murmure, descendons sous ces ombrages : avant de faire l' office d' ami, souffrez que je fasse celui de confident ; d' ailleurs, vous devez avoir besoin de repos. Ah ! Vous avez donné les plus terribles coups ; enfin, on ne vous connoît dans l' armée que sous le nom du chevalier des coups de poing.
-seigneur, reprit modestement Gracieux, vous faites trop valoir une action très-médiocre ; elle m' a fatigué, il est vrai ; mais telle est ma destinée que, contre l' ordinaire de tous les hommes, ce n' est que par des fatigues nouvelles que je me délasse des fatigues que j' ai souffertes. Je ne puis prendre aucun repos ; je ne m' en plaindrai pas ; le prix qui m' est proposé est bien au-dessus de tous mes travaux. Je vais vous faire le récit de mes infortunes. Je sais qu' il n' est ni convenable ni usité (c' est-à-dire qu' il n' est pas d' usage) de conter, chemin faisant,

ses malheurs ; mais, par ce que je vous dirai par la suite, vous verrez que je suis dans l' impuissance de faire autrement. " alors Gracieux, non sans laisser échapper quelques soupirs, fit un détail circonstancié de toute son histoire que l' inconnu interrompit par quelques exclamations qu' il varia du mieux qu' il put. " eh bien ! Seigneur, lui dit Gracieux dès qu' il eut fini, êtes-vous maintenant curieux de me suivre ? Vous sembleroit-il doux de passer les jours, les nuits à cheval, de vivre de fruits sauvages, enfin de mener la vie que je mène, vous qui n' y seriez engagé que par le motif de l' estime ou, tout au plus, d' une amitié naissante ? -quoi ! Seigneur, repartit l' inconnu, douteriez-vous de ma sincérité ? L' attachement que je vous voue est dans toute sa force. Je ne sais pas aimer à demi. Mais il est nécessaire, pour vous inspirer la confiance que je mérite, que je vous dise à mon tour qui je suis. Je ne vous demande qu' une grâce ;

mon cheval se fatigue, souffrez que je partage le vôtre ; il est d' une nature à ne pas plier sous un fardeau de plus. Je serai plus près de votre oreille ; je parlerai plus commodément, et vous m' en entendrez mieux. " l' inconnu exécuta son projet dans le moment, et commença ainsi son histoire.

p527

CHAPITRE 7

histoire de Brillandor interrompue tout naturellement.

je m' appelle Brillandor. Si vous me voyez le teint un peu roussâtre (et il l' avoit en effet), c' est que je suis originaire de la lune. Vous me paroissez surpris. Il ne faut pas me regarder pour cela comme un homme tombé des nues. Je ne suis pas le premier à qui il soit arrivé de passer d' une planète à l' autre. " mais comment cela se fait-il ? Demanda Gracieux. -tout naturellement, reprit Brillandor. Savez-vous ce que c' est que la gravitation ? -non, répondit Gracieux, je n' en sais pas un mot. -c' est quelque chose de fort joli, dit Brillandor ; mais il faut trop de temps pour l' expliquer ; qu' il vous suffise de savoir que, par le moyen de cette vertu, toutes les têtes pleines de cervelle gravitent vers la terre, et toutes celles qui n' en ont point vers la lune. Vous devez juger par là que ma planète n' est peuplée que de têtes à l' évent ; aussi les habitans sont si légers que leurs pieds ne touchent pas à la lune.

Comme ils sont prévenus du danger qu' ils courent s' ils ne se maintiennent pas le cerveau libre,

p528

ils pratiquent dès la jeunesse quantité de secrets pour cet effet. Ils ont des livres faits exprès pour cela ; on n' en fait même plus d' autres. De la lecture de ces livres, ils passent à des conversations de même espèce ; aussi faut-il convenir qu' il ne leur reste pas l' ombre du sens commun.

Dégoûté de tout temps de leur façon de faire

et de penser, bien loin de m' appliquer, dans
ma jeunesse, à me vider le cerveau, je mis toute
mon attention à le remplir. Je n' étois pas fâché
de quitter ma patrie que je n' aimois point, et de
graviter vers celle-ci où mon goût m' inclinoit
déjà ; pour cela, j' évitai la compagnie des gens
de mon âge, et fis mes lectures ordinaires des
ouvrages d' un homme qui avoit gravité un siècle
auparavant.
Ma tête, en suivant ce régime, s' emplit bientôt
de quantité d' humeurs étrangères ; de façon que,
devenant plus lourde de jour en jour, je fus
entraîné vers la terre avec une violence à laquelle
il me fut impossible de résister : je n' eus que le
temps de m' envelopper dans mon manteau par
un trait de prudence dont je me sus bon gré par
la suite ; car j' évitai, par ce moyen, quantité
d' influences catarrheuses qui m' assaillirent sur le
chemin. La lune étoit à son premier quartier
quand je la quittai ; elle peut bien s' être
renouvelée trente-six fois depuis. -ah ! Que vous

p529

vous ennuyâtes ! Dit Gracieux. -pourquoi,
reprit Brillandor, le ciel n' est-il pas un pays
curieux ? D' ailleurs, les profondes études que j' ai
faites m' ont rendu sujet à des distractions qui
m' épargnent l' ennui de la solitude et même celui des
mauvaises compagnies. Ce qui doit vous surprendre,
c' est que j' aie passé tout ce temps sans
manger ; mais on en a aucun besoin dans la
moyenne région, soit que l' air y soit peu propre
à la digestion, ou nourrissant par lui-même.
-s' il avoit plu à la fée, interrompit de nouveau
Gracieux, j' aurois voyagé par ce pays-là ; au
moins n' aurois-je fait si bonne chère, et je
n' aurois pas tant trouvé de ronces sur le chemin.
-Brillandor reprit la parole. J' arrivai à la terre
en glissant le long d' un arc-en-ciel couleur de
rose, aurore et bleu. Je vous avouerai que ce
monde-ci me charma au premier coup-d' oeil : ce
n' est pas que la lune diffère essentiellement de la
terre ; on y voyoit des plaines, des fleuves, des
forêts ; mais tout y est défiguré. Ici, on se plaît
à conserver les beautés de la nature, on se plaît
là haut à les détruire ; en un mot, mes compatriotes
ont fait de leur lune un théâtre digne d' eux.
Le lunatique a le dehors aimable, une vivacité
qui plaît et qui prévient ; mais pour vivre
avec lui, il faut être aussi frivole qu' il l' est
lui-même, s' occuper de bagatelles, changer, à propos

p530

de rien, de goût, de façon de penser, de sentiment, de caractère, enfin vivre en girouette.
Jamais il ne parle, deux jours de suite, le même langage ; aujourd' hui c' est un jargon ; demain c' est un autre : en deux minutes, il change d' ajustement, de maintien, pour ainsi dire de figure. *vous sortez de le voir, vous le revoyez dans le moment, et il est étranger pour vous, comme il ne l' est jamais pour lui-même.* aucune métamorphose ne le gêne ; il se prête à toutes les révolutions avec une docilité charmante ; il est dans son élément ; il est inconstant, mais il est fait pour l' être.
Les femmes y sont maintenant les seules divinités du pays ; chaque mari, dans sa maison, est un prêtre qui travaille à rendre la déesse favorable aux voeux des étrangers qui l' implorent, en l' irritant contre lui-même ; mais un prêtre désintéressé, qui ne demande jamais rien pour lui. Au demeurant, il est chargé de l' entretien de l' idole, car il faut la parer ; le peuple se prend par les yeux.
Il seroit assez difficile de se faire une idée d' une femme lunatique ; elle ne ressemble en rien aux femmes de ce pays. Ici, quand on a quelques traits, du naturel, de la pudeur, on a tout ; là haut, tout cela ne mène à rien ; elles se donnent des agrémens qu' elles inventent et

p531

qu' elles ne doivent qu' à elles-mêmes, et la nature n' est qu' une sotte.
Elles sont vives, enjouées, hardies, même un peu folles, et surtout coquettes, mais si amusantes qu' elles font excuser tous leurs travers.
Je les idolâtre encore, non que les femmes de ce monde-ci me soient indifférentes ; mais si je me trouvois jamais entre les unes et les autres, je les aimerois toutes pour m' épargner l' embarras du choix. -le tour ne seroit pas mal-adroit, interrompit Gracieux.
-avec tant d' agrémens, reprit Brillandor, ces dames n' inspirent point d' amour, elles ne font naître que du goût, et ce sentiment les contente : elles évitent tout ce qui contraindroit leur humeur volage ; il leur faut des amusemens, et non des passions.
-le caprice fait chez elles ce que le destin fait ailleurs, ce qu' il prononce est irrévocable.
Mais j' aurois beau parler sur leur compte, je

n' épuiserois pas la matière. Je crains même qu' en
en parlant trop, je ne me fasse soupçonner d' en
avoir été mal reçu : il est vrai que le caprice
ne leur a pas parlé pour moi ; mais comme
on ne m' a pas fait des traitemens plus doux
sur la terre, j' ai toujours pensé que cela venoit
plus de ma faute que de la leur. -ah ! Dit
Gracieux en l' interrompant, seigneur, vous

p532

cherchez. -non, je ne cherche point de compliment,
reprit le chevalier lunatique ; je vous
avouerai même que je me suis étonné vingt
fois de ce qu' étant fait sur un certain modèle,
ne manquant ni d' esprit ni de courage, j' aie
toujours été le plus malheureux de tous les galans
du monde ; vous vous en étonnerez vous-même
en entendant mon histoire. "
" mon premier soin, dès que je me vis habitant
de ce monde, fut de choisir ma profession.
Comme je ne hais point la gloire, et que
je crains peu la fatigue, j' embrassai la chevalerie
errante, qui me convenoit à merveille.
Le goût des aventures me détermina encore ;
car, qu' est-ce qu' une vie sans aventures ? C' est
un tissu d' ennuis ; d' ailleurs, j' avois trop bien
débuté pour rester en si beau chemin. Je passe
sous silence ces combats journaliers, ces succès
malheureux ou favorables auxquels un homme
de notre état est sujet : je viens tout de suite
à des faits de plus d' importance.
" comme je traversois le royaume de Congo,
je fus tenté de voir la princesse Houhoukéké
qui en étoit souveraine. J' arrivai dans la capitale
le jour d' un tournois : j' entrai en lice et j' en
eus tout l' honneur. C' étoit m' annoncer par un
début brillant. Je fus recevoir, à l' amphithéâtre,
le prix, des mains de la princesse. Je la vis,

p533

je l' aimai ; il étoit impossible de faire autrement,
car elle étoit charmante. Je ne pourrois
en faire que de foibles portraits.
" l' avantage que j' avois remporté me donna
lieu de m' introduire à sa cour. Je crus d' abord
apercevoir dans ses regards quelque chose de
favorable pour moi ; mais je ne conservai pas

long-temps ce foible avantage.
" Houhoukéké (d' ailleurs toute charmante) avoit les plus vilaines mains du monde, et la fureur de les montrer ; mais l' empressement de la cour à les louer sans cesse, étoit ce qui m' étonnoit le plus. Moi je gardois là-dessus un silence froid. J' eusse cru insulter la princesse, en louant quelque chose d' aussi laid, lorsqu' il y avoit d' ailleurs un si beau champ pour admirer. Mon silence fut remarqué par mes rivaux ; ils l' interprétèrent, et je perdis la faveur : mais le mal n' eût pas été sans remède, si mes concurrens n' eussent pris le parti d' aller jusqu' à la Chine, soutenir, dans un tournois, sous le nom de chevaliers des belles-mains, qu' Houhoukéké avoit les plus belles mains du monde. à ce trait, ne pouvant rester à la cour, ni me mêler parmi ces insensés, je tournai mes vues d' un autre côté. -oh ! Pour le coup, dit Gracieux, je ne vous comprends pas ; que vous eût-il coûté d' aller joûter à la Chine ? Vous

avez tant de fois joûté à propos de rien ! Il s' agissoit pour vous d' un bonheur. -bonheur, ou non, reprit Brillandor, cela m' importe peu. On m' offriroit toutes les princesses de la terre, l' univers s' armeroit contre moi, que je dirois toujours qu' Houhoukéké a de vilaines mains ; à plus forte raison, ne joûterai-je pas pour soutenir le contraire. Je ne puis pas prendre sur moi de défendre les mauvaises causes. Après cette aventure, poursuivit Brillandor, croyant être devenu sage à mes dépends, je résolus, puisqu' enfin il falloit flatter le foible des dames pour leur plaire, de donner dans ce travers. Comme je voyageois lentement, j' arrivai à la Chine lorsqu' il y avoit déjà long-temps que les amans d' Houhoukéké en étoient partis.
" Skobelousku, fille du roi de la Chine, n' étoit pas à beaucoup près si belle qu' Houhoukéké, mais elle étoit plus piquante. -il me semble néanmoins, dit Gracieux (dont le fort étoit de faire des remarques), que l' héritière de Congo devoit être plus brune. -eh bien ! Reprit Brillandor, l' autre étoit plus piquante ; je vous le dis, je m' y connois.
" j' avois ouï dire qu' entre autres fantaisies (car Skobelousku en avoit quelques-unes) elle avoit le foible d' aimer les jambes bien faites. Je l' ai naturellement très-fine ; mais pour flatter

la princesse dans son goût, je crus devoir y ajouter quelques agrémens d' emprunt. D' abord ma ruse eut tout l' effet possible, Skobelousku trouva ma jambe faite à ravir, et sur ce passeport me permit de lui faire assidument ma cour.
" je ne sais si la jalousie éclaira mes rivaux, ou si, maladroitement, je m' avisai de placer un jour le gras de ma jambe de travers ; mais le bruit de ma supercherie se répandit, et l' on forma le dessein de me convaincre. On indiqua des joûtes pour amuser la princesse ; j' y vins paré à mon avantage, et me plaçai à côté de mes concurrens. Au signal, je voulus partir avec les autres ; mais, au premier effort que je fis, je m' aperçus que ma jambe étoit accrochée à la barrière par un petit crampon de fer ; j' eus beau caracoller, il fallut y laisser mes dépouilles. Quelque page m' avoit joué ce tour.
" bientôt on abandonna les joûtes pour venir rire de mon aventure ; mais le plaisir coûta cher aux rieurs ; car à peine fus-je en liberté, que, saisissant ma lance à deux mains, ma bride entre mes dents, je gagnai la plaine en frappant à droite et à gauche. Je ne sais où je pris tant de forces ; c' est la fureur qui m' animoit ; mais il faut que, dans cette aventure, j' aie meurtri plus de deux mille chinois.
Comme Brillandor en étoit à cet endroit de

ses aventures, il s' aperçut que Gracieux dormoit : il attendit quelque temps. Enfin, voyant qu' il ne s' éveilloit pas, n' osant par politesse le tirer de son sommeil, ne voulant pas conter à vide, il prit le parti de chercher à s' endormir de son côté.
L' abbé, en parlant ainsi, s' aperçut que les dames étoient un peu plus qu' assoupies ; et, regardant la résolution de Brillandor comme un conseil pour lui, il sortit. Il ne tiendra qu' au lecteur de s' endormir aussi, si l' avis lui semble bon.

CHAPITRE 8

Gracieux donne dans le pot au noir. Suite de

l' histoire de Brillandor ; ce que devint ce chevalier.
nos chevaliers dormoient déjà depuis long-temps, lorsque Gracieux fut réveillé par un horrible coup qu' on lui déchargea sur la tête : il l' eût rendu, s' il eût trouvé à qui le rendre, car il n' étoit pas endurant ; mais n' apercevant rien, parce qu' il faisoit très-obscur, et qu' en effet il n' y avoit personne : " ah ! Si jamais je te rencontre ! S' écria-t-il. -qui ? Seigneur, lui demanda Brillandor. -celui qui vient de me blesser, répondit

p537

Gracieux (en se bandant la tête avec son écharpe). -êtes-vous blessé ? Répliqua le chevalier Lunatique. -oui, à la tête, repartit Gracieux. -mais nous sommes dans une caverne, dit Brillandor ; ne seroit-ce pas que vous vous seriez cassé la tête à l' entrée qui, sans doute, est trop basse, tandis qu' il ne m' est rien arrivé, à moi qui suis plus petit que vous ? " Gracieux vit bien qu' il pouvoit en être quelque chose : il laissa tomber ce propos, et fit des excuses à Brillandor sur ce qu' il s' étoit endormi, le priant de reprendre le fil de son histoire. Le chevalier Lunatique, qui ne vouloit qu' être entendu, poursuivit son récit dans ces termes.
Au sortir de la Chine, la cour du Mogol me sembla mériter mon attention. J' y fus, et, pendant longtemps, j' y vécus ignoré, n' ayant pas d' occasions de faire des actions d' éclat. Je crois que je ne fusse jamais parvenu à me faire connoître, sans le prodigieux talent que j' ai pour deviner les énigmes, même les plus obscures. Il est vrai que je n' en manque pas une.
L' énigme étoit l' amusement favori de trois princesses héritières du trône du Mogol. Elles en faisoient continuellement ; elles les proposoient à leur cour avec un prix pour les heureux. Je me signalai par des succès si suivis dans ce genre, que bientôt je m' attirai quelque distinction.

p538

Dès que je me vis sur un certain pied à la cour, je cherchai à me faire des intrigues : je parlai d' amour à Mina, la plus belle des trois princesses,

quoique je fusse sûr d' avoir un rival préféré ;
mais c' étoit un jeune homme médiocre
pour l' esprit, pour le courage, et qui n' avoit
que de la beauté. Dès que je trouvai occasion
d' entretenir la princesse, au détail que je lui fis
de mes sentimens, je mêlai quelques discours à
mon avantage, quelques épigrammes contre
mon rival (pour avancer plus promptement mes
affaires en le détruisant auprès d' elle). Le
premier jour, la princesse me donna des énigmes
à expliquer, au lieu de m' entendre ; le second
jour, il lui prit des vapeurs, et, le troisième, on
me refusa l' entrée de son appartement.
Dans le dépit qui m' animoit, je fus offrir mon
coeur à la princesse Belbé sa cadette, qui, sans
être aussi touchante, avoit ses charmes. Elle me
reçut comme on reçoit l' amant d' un autre, (il y
a, il est vrai, des distinctions pour les heureux et
pour ceux qui ne le sont pas.) " vous m' aimez,
seigneur, me dit-elle ; auriez-vous donc oublié
les charmes de Mina ? J' entrevois la cause de
votre changement ; vous m' apportez des hommages
qu' on refuse ailleurs. " je crus devoir, dans
cette occasion, lui exagérer la beauté de Mina,
afin d' excuser mon penchant pour cette belle.

p539

C' étoit même une façon de consoler Belbé, d' être
mon pis-aller au refus de la plus charmante
princesse du monde. Ce que vous auriez peine à
croire, seigneur, et ce qui n' arrivera jamais qu' à
moi, la princesse me tourna le dos, et ne m' a
jamais regardé depuis. "
cette disgrâce me fit quitter le Mogol plus tôt
que je n' eusse voulu. Il ne tenoit qu' à moi de me
déclarer amant de la troisième princesse, et de
briguer un nouveau refus ; mais, ne trouvant rien
d' assez piquant dans cette aventure, je résolus
d' aller en Perse.
Je m' arrêtai, en passant, à la cour de Candahar.
La reine de ces contrées, quoique entre
deux âges, conservoit encore des agrémens. Je
voulus essayer si mon étoile m' épargneroit auprès
d' elle ; mes commencemens ne furent pas malheureux.
Je fus bientôt, entre les courtisans,
celui qu' elle honora le plus de sa confiance ;
j' étois de tous ses plaisirs. Un jour, je me hasardai
à lui parler tendresse ; j' essuyai des caprices, des
hauteurs et même des dédains ; mais comme il
faut que tout finisse, enfin, dans un moment
où nous étions seuls, et où je la pressai plus qu' à

l' ordinaire, elle m' avoua que je ne lui étois pas indifférent. à ce coup, je me crus désenchanté ; j' ai toujours cru l' être sur le chapitre des bonnes fortunes. Je me jetai à ses genoux ; on m' y surprit

p540

presque. Elle en rougit. Je me relevai, forcé de contraindre mes transports ; mais je fis paroître tant de gaieté le reste de la journée, qu' un mauvais plaisant, qui se douta du fait, fit un conte anonyme. Il étoit vif ; la reine ne me l' a jamais pardonné. Elle prétendit que j' avois manqué de discrétion, et que qui ne savoit pas taire les petites faveurs n' étoit pas digne des grandes.

Gracieux s' endormit, pour la seconde fois, en cet endroit du récit de Brillandor. Le chevalier Lunatique se promit bien de s' adresser mieux à l' avenir pour conter ses aventures. Je crois que vous n' avez pas lieu d' être sensibles à son dépit. En effet, mesdames, qu' y perdez-vous ? C' étoit un fou d' une espèce mélancolique qui n' a pas dû vous amuser.

Tandis que Gracieux dormoit, la fée Troisbosses se trouva sur son chemin ; elle couroit le monde sur certaines inquiétudes dont, par la suite, je vous débrouillerai le motif. Si elle avoit reconnu le voyageur, c' étoit fait de lui. Imagineriez-vous qu' il dut son salut à cette écharpe dont il s' étoit enveloppé la tête, et qui le rendit méconnoissable aux yeux de son ennemie ? Ainsi, pour éviter la mort, il falloit nécessairement qu' on lui fît un conte, qu' il s' endormît, qu' il se cassât la tête, qu' il l' enveloppât pour ne

p541

pas remonter plus haut ; car cela nous meneroit insensiblement jusques aux coups de poing. Quel enchaînement !

Mais un autre coup du bonheur, il falloit qu' il se rendormît de nouveau ; sans cela, il eût reconnu la fée, se fût troublé, et son trouble l' auroit trahi. Non, il y a là-dedans des arrangemens admirables. Je ne sais point, pour cette fois, si Brillandor s' endormit. Il faudroit qu' il eût eu le sommeil à commande. Pour ce qui est de Gracieux, il ne dormit pas long-temps, et ce

second réveil fut bien moins disgracieux que le premier. Infatigable s' arrêta, et hennit de toutes ses forces. Le chevalier ouvrit les yeux, et vit qu' il étoit à la porte d' un palais superbe. Il conçut dans le moment que, puisque son cheval s' arrêtoit, il étoit nécessaire qu' il entrât dans ce palais. Il ôta son écharpe de dessus sa tête pour avoir l' air plus séant ; et, descendant du coursier, il se jeta précipitamment dans le vestibule. Le chevalier Lunatique voulut le suivre ; mais les deux battans de la porte se fermèrent à son nez. Dans cette extrémité, forcé de revenir sur ses pas, il chercha le cheval fée qui étoit disparu ; enfin, il fut contraint de s' en retourner tristement à pied. Il n' y a pas de mal à cela ; il seroit à souhaiter qu' il en arrivât autant à ces curieux, ces ennuyeux qu' on porte sur les épaules,

qui s' acharnent, qui poursuivroient leur proie jusqu' au bout du monde ; gens qui se livrent à tout, toujours disposés à s' informer, à blâmer à tort et à travers ; à parler d' eux continuellement soit en bien, soit en mal, ce qui est égal ; car c' est toujours la vanité qui les fait parler.

CHAPITRE 9

où l' on verra un canapé et quelques parenthèses ; galerie, combat.

Gracieux, du vestibule, pénétra dans la cour, de là dans différens appartemens sans trouver, à sa grande surprise, personne à qui il pût demander pourquoi il y étoit venu, n' en sachant rien lui-même. Las enfin de parcourir inutilement, il s' arrêta dans une chambre dont l' ameublement lui plut, parce que c' étoit couleur de rose, et que c' étoit sa couleur favorite. Il s' assit sur un canapé, l' esprit et le coeur toujours occupé du même objet, c' est-à-dire de Riante, puisqu' il n' avoit pas cessé de penser à cette belle depuis qu' il l' avoit vue. Peut-être ai-je failli de le dire jusqu' ici : un conteur peut bien s' égarer, mais le coeur d' un amant ne s' égare pas.

Tandis que Gracieux s' occupoit du projet de
la délivrance de Riante, de craintes de ne pas
arriver assez tôt, de défiances de lui-même, le
canapé, sur lequel il étoit, fit un mouvement :
cela lui parut extraordinaire dans un meuble assez
neuf ; mais, le mouvement augmentant toujours,
cela lui sembla bien plus singulier, jusqu' à ce
qu' enfin le canapé, prenant la parole, acheva de
l' interdire absolument. " bonjour ! Beau chevalier,
lui dit le meuble doué d' intelligence. -eh !
Qui es-tu, toi qui me salues ? Reprit Gracieux.
-je suis, reprit le meuble, une pauvre femme
changée en canapé pour m' être attirée le courroux
d' une fée. Il ne faut pas que cela te surprenne ;
rien de si familier maintenant, rien de
si fort à la mode que ces sortes de métamorphoses.
-c' est encore, dit Gracieux, un avantage
pour une femme, d' être métamorphosée à
la dernière mode. -cette mode là n' a pas réussi,
reprit le canapé, aussi est-il vrai que mes
compagnons de fortune ont été sujets à grand nombre
d' inconvéniens fâcheux. N' allez pas en croire
autant de moi : il y a canapés et canapés. Je suis
un honnête meuble dont les aventures ne scandaliseront
jamais personne. C' est ici le palais où
les fées s' assemblent à certains temps de l' année.
Elles ont (par esprit de ménage) meublé tous
leurs appartemens des objets de leur colère, et

p544

je leur en sais bon gré. N' aimai-je pas mieux être
canapé que belette, citrouille ou cornichon ?
Pourvu qu' on ne soit pas de ces canapés...
vous m' entendez, seigneur. Il faut toujours
faire son métier honnêtement, s' il se peut : ce
n' est pas l' esprit, ce n' est pas la broderie, c' est
l' honnêteté qui pare les gens ; encore, avec cela,
faut-il avoir l' attention de ne pas ennuyer le
monde. Chacun sait que je suis ici pour avoir
été trop bonne. Je ne m' en plaindrois pas si l' on
ne m' eût mise en mauvaise compagnie ; mais
c' est pitié que tous ces gens-ci. Cette sonnette
qui est sur la cheminée : le mauvais petit
caractère ! Elle voit la fée Belle en rendez-vous
avec un berger. (c' étoit un berger, fils de roi, qui
gardoit les moutons pour son plaisir ; et, s' il
vous plaît, il n' y avoit qu' honneur dans leur fait.)
elle va le dire dans toute la contrée. Moi je fis
le contraire ; je donnai asile à deux amans qu' on
poursuivoit : tout mon crime est d' avoir eu trop
de compassion ; c' est la fantaisie des bons coeurs.

Mais considérez ce gros fauteuil, c' est un bonze.
Ah ! Que cela faisoit un vilain homme ! Menteur,
avare, hypocrite : il avoit autant de défauts pour
lui seul qu' il en faudroit pour en faire mépriser
trois autres. Il en imposoit avec un crâne pelé,
quelques cheveux blancs tout autour, une marche
composée, des yeux mourans ; mais il aimoit

p545

la bonne chère et tous les plaisirs : il eût plutôt
vendu la pagode que de se les refuser.
Là bas, dans l' encognure, c' est un mandarin.
Ah ! Quel fainéant ! Nous avons l' usage de la
voix une fois tous les ans : il ne s' en sert jamais ;
cela le fatigueroit trop. Il a passé la moitié de sa
vie à manger, à dormir ; il passera le reste à
rester là et à se taire. " je vois, dit Gracieux
(en interrompant le canapé), que vous
connoissez à fond l' histoire médisante de votre
voisinage ; ce n' est pas ce qui m' inquiète :
n' auriez-vous aucune connoissance de mon sort ? -j' en
sais bien quelque chose, reprit le canapé :
écoutez encore quelques portraits, je veux vous
mettre en pays de connoissance. -mais vous feriez
aussi bien d' en rester là, répliqua Gracieux.
-oh ! Répondit le canapé, je ne veux pas qu' on
me reproche... -ah ! Continuez donc, dit le
chevalier, puisque votre parti est pris ; mais je
vous avoue que je ne goûte point les portraits.
-ce joli petit colifichet, qui est sur la cheminée
en forme de bougeoir, reprit le canapé, c' étoit ce
qu' on appelle le bel esprit, ainsi métamorphosé,
pour avoir tourné une fée en ridicule. Savez-vous
ce que c' est qu' un bel esprit ? -non,
reprit Gracieux, je n' en sais rien ; mais, pour
peu que cela vous ressemble, cela doit être fort

p546

ennuyeux... -qu' appelez-vous ennuyeux ? Il
n' est rien de si charmant dans le monde. Ah !
Vous parlez de portraits ; c' étoit un homme pour
faire des portraits que celui qui est sur cette
cheminée-là : c' étoit dommage qu' il eût trop
d' esprit ; mais je lui ai vu reprocher ce défaut
par ceux même qui n' y comprennent rien. Ah ! Je
voudrois que vous l' entendissiez quand ce sera son
tour à parler. Enjoué, sublime, naturel, délicat

et familier tout ensemble : s' il se livre à sa verve,
ce sont des traits saillans, du feu, des éclairs,
de la tempête ; l' imagination brille, l' esprit la
seconde ; ils renaissent où l' on croit qu' ils
s' épuisent ; ils augmentent, ils étonnent ; et la
raison... -la raison, reprit Gracieux, je ne vois
pas qu' elle ait rien à faire dans tout ce pot-pourri.
En vérité, canapé, mon ami, vous et votre bel
esprit, vous extravaguez tous deux. Ah ! La
maussade chose qu' un bel esprit, si je le deviens
jamais... mais, continua-t-il, ne pourriez-vous
pas me retrancher quelque chose de ce sot
entretien ? -vous me le répéteriez cent mille fois,
reprit le canapé, que je n' en dirois ni plus ni
moins. Il y a un an que je me tais pour laisser
dire des sottises aux autres : c' est à mon tour
de parler ; je parle, je parlerai, et vous
m' entendrez : un moment de patience, et vous saurez

p547

tout. Qu' est-ce que vingt ou trente portraits
que j' ai à vous faire ? L' écran garni de découpures,
c' est un jeune homme dont l' aventure
est plaisante. C' étoit une de ces têtes à l' évent,
qui croient ne rien devoir aux femmes, parce
qu' ils leur ressemblent. Un jour, dans un cercle
où il se trouva, il soutint à une fée qu' elle étoit
vieille, quoiqu' elle ne parût pas avoir plus de
quarante-cinq ans. On fut surpris, un moment
après qu' il eut lâché la sottise, de ne voir qu' un
écran où il y avoit un fat. La dame s' étoit vengée
sur-le-champ sans lui faire changer ni de place
ni de fonction ; car, avant la métamorphose, il
avoit le dos contre la cheminée, et servoit déjà
d' écran à toute la compagnie.
" cette table, entre deux fauteuils, c' étoit une
femme d' un certain rang, qui se mêloit hautement
de dévotion, sourdement de galanterie et
même de plus d' une, d' abord avec un vieil
enchanteur pour le secret, ensuite, pour le ragoût,
avec un apprenti bonze. L' enchanteur découvre
son rival, l' envoie à sa dame changé en cassolette.
La belle reconnoît son amant rien qu' aux
odeurs. Le froid la saisit ; elle devient marbre,
et la voilà placée entre deux filles de vertu
commode, qui la remercient du soin qu' elle prit
toujours de censurer leur mauvaise vie.

p548

" ah ! J' oubliois mon ami le tabouret, autrefois le doyen des adonis, toujours tiré, toujours musqué, toujours fade : il n' est pas là pour avoir porté la perruque blonde, les dents postiches, pour s' être vanté mal-à-propos de bonne fortune, mais pour avoir demandé certain rendez-vous dont il se tira cahin-caha. On dit que beaucoup de nos jeunes gens ne s' en tireroient pas mieux, mais ils savent se faire excuser.
La pincette est une femme réduite là pour un trait de satire : c' étoit un de ces sujets minces qui ne semblent pas faits pour parler des autres.
La pendule est une babillarde ; les girandoles, des coquettes ; le pliant, un flatteur ; le miroir, un médisant ; les chenets, des importuns ; la pelle, une tracasserie ; les rideaux, des menteurs... " tandis que le canapé étoit dans ce torrent d' invectives, tout-à-coup les meubles de la chambre firent de grands mouvemens. La sonnette commença la sédition : elle n' eut pas sitôt donné le signal, que chaises, fauteuils, tout l' ameublement enfin accourut sur le canapé.
Gracieux, surpris, comme il devoit l' être, d' un tel incident, se leva et voulut gagner la porte pour éviter le choc, lorsque ses pieds rencontrèrent un pot-de-chambre d' argent qui rouloit de toutes ses forces de dessous le lit pour se trouver dans la mêlée. Notre chevalier trébucha ; alors il

devint, malgré lui, témoin de la bataille la plus singulière qui se soit jamais donnée ; mais témoin intéressé, car le fort des coups lui tomba sur le dos.
Le canapé ne vit pas plus tôt fondre l' orage qu' il se prépara à le soutenir. Le tabouret fut sa première victime : il le rejeta loin de lui les quatre pieds en l' air, et cet infortuné entraîna, en tombant, la pincette et la pelle, que le désir de la vengeance amenoit au combat sans autre ressource qu' un peu de courage et beaucoup de colère ; mais la chute de trois ennemis si peu redoutables ne fit que rassembler autour du canapé de nouveaux périls. Un adversaire, digne de lui, se présente ; c' est le fauteuil. Ils se mesurèrent quelque temps, prêts à s' élancer l' un sur l' autre ; bientôt ils se serrent ; chaque coup qu' ils se portent réduiroit en cannelle tout le magasin d' un fripier. Le fauteuil répare, en adresse, en légèreté, ce qui lui manque en force ;

il semble même pendant quelque temps avoir
l' avantage de la lutte ; mais enfin le canapé, par
un dernier effort, l' ébranle, le soulève et le
renverse sur le parquet : il tombe comme un cèdre
du Liban frappé de la coignée. à ce coup, la
colère des autres meubles, que la curiosité de
voir un si beau pair d' athlètes avoit suspendue,
renaît ; ils s' élancent, de concert, sur leur

p550

ennemi commun ; ceux qui ne peuvent se mêler
parmi les combattans, respirent leur fureur, et
leur inspirent celle qu' ils ressentent. Le bruit de
la sonnette augmente, le mouvement de la
pendule redouble, le parquet se soulève, les
rideaux courent le long des tringles ; ils
reviennent, ils recourent encore ; ils frémissent
de voir leur rage enfermée dans un espace si
court. Le miroir se ternit pour ne pas retracer
et les horreurs de cette mêlée et les malheurs
des siens ; car enfin le canapé, toujours heureux,
toujours vainqueur, dispersa ses ennemis, et les
força à lui donner la paix, après s' être acquis,
dans cette journée, un honneur immortel. Si
quelque chose pouvoit diminuer sa gloire, c' étoit
que, s' étant toujours tenu sur le dos de Gracieux,
cela lui donna l' avantage du terrain. Il falloit que
ce canapé eût été, dans son temps, une vigoureuse
femelle.

CHAPITRE 10

*comme le champ de bataille s' en fut et ne
resta à personne ; comment Riante fut
retrouvée, et ce que devint Troisbosses.*

pendant que dura cette étrange guerre, imaginez,
mesdames, en quel état étoit le désastreux

p551

amant qui en étoit le théâtre. Vingt fois il crut
toucher au dernier instant de sa vie ; vingt fois,
en preux chevalier, il en fit le sacrifice à
l' aimable Riante. Cependant, contre toute espérance,
il se trouva encore en état de se relever après le
combat fini, avec des contusions, il est vrai,
mais avec plus de frayeur que de mal.

Son premier soin, dès qu' il fut debout, fut de fuir le canapé, car il se souvenoit encore des portraits. Il aperçut une chaise renversée, que la foiblesse empêchoit sans doute de se relever : il l' aida ; elle fut sensible à cette attention ; et comme c' étoit au tour de cette chaise à parler : " seigneur, lui dit-elle, autant que l' épuisement put le lui permettre, je puis payer votre service. Riante repose sur le lit que vous voyez, et qui n' a pris aucune part au combat ; tâchez d' en ouvrir les rideaux ; déchirez-les s' ils résistent. " à ces mots consolans, Gracieux accourut vers le lit ; et, sentant que les rideaux lui faisoient résistance, il les mit en pièces en un moment. Ah ! Mesdames, qu' il est doux de voir ce qu' on aime, quand on l' a cru perdu pour toujours ! Ce n' est que dans ce seul cas que je voudrois être dans la place d' un amant ; il doit goûter tous les plaisirs ensemble. Gracieux en fut enivré jusqu' au point de ne pas s' apercevoir que

sa belle étoit enchantée, et que tous ses transports, tous ses soupirs étoient perdus pour elle. Enfin, l' illusion commençant à décroître, il crut la réveiller par toutes les choses qui troublent les sommeils ordinaires. Il l' appela à voix haute ; c' est quelque chose que la voix d' un amant ; mais ce n' étoit pas encore cela : il lui serra la main ; c' étoit encore quelque chose : il lui fit respirer de l' eau pure, puis des eaux violentes ; il lui frappa dans les mains ; il la pinça même. Eh ! Ce n' étoit pas cela. Enfin, il s' avisa de lui dérober un baiser. Cela lui réussit un peu. Riante fit un petit mouvement. Je ne sais quelle idée ce succès fit naître à notre amant ; mais il trouva le secret de la désenchanter tout-à-coup. Secret que je ne connois pas, que peut-être il me sied d' ignorer : ce qu' on m' en a dit, c' est qu' il ne réveille pas toujours les belles, surtout quand elles veulent dormir.

Je ne sais point, mesdames, ce que devinrent ces deux amans ; ils furent heureux sans doute, au moins méritoient-ils de l' être. Rare revit sa fille, et eut la consolation d' avoir un gendre aimable. Il ne me reste plus qu' à finir mon conte, en vous disant pourquoi l' aimable Riante se trouva au palais des fées. Troisbosses, en l' enlevant, la destinoit sans doute à des malheurs

plus étranges : elle la revêtit d' habillemens lugubres, et la destina à préparer les drogues pour les enchantemens.
Un jour que cette belle infortunée apprêtoit, à l' entrée de la caverne, la verveine, le trèfle, la fougère et l' attirail de la sorcellerie, elle fut aperçue par la fée Bredouille qui n' aimoit pas Troisbosses. Eh ! Qui l' auroit aimée ! Je vous prie.
Depuis quelque temps, les fées avoient fait des statuts, par lesquels elles s' obligeoient de transporter, au palais de leurs assemblées, tous ceux qu' elles auroient enchantés. Troisbosses retenoit donc Riante contre les règles ; mais la haine en connoît-elle ? Bredouille avertit ses compagnes de la contravention ; ainsi Troisbosses fut privée du plaisir d' une vengeance qu' elle s' étoit tant promise : tout ce qu' elle put obtenir, c' est qu' au moins Riante fut désenchantée dans les règles. Pour s' y opposer, elle chercha Gracieux par toute la terre, ne doutant point qu' en le faisant périr, elle n' ôtât tout espoir à Rare et à Lirette. Elle trouva le chevalier ; mais elle le méconnut, et elle apprit plutôt la fin de tous les malheurs qu' elle avoit causés, qu' elle ne put y apporter des obstacles. La rage, le désespoir et même la folie la saisirent : elle se crut

mortelle, et se précipita du haut d' un rocher ; mais cela ne servit qu' à lui rendre le corps un peu plus contrefait qu' elle ne l' avoit. On prétend qu' elle se fit une bosse au front qu' elle a toujours conservée depuis ; même des gens dignes de foi m' ont dit l' avoir vue courir le monde sous le nom de la fée Quatrebosses.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo